

LES STRUCTURES FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS PRÉHISTORIQUES

À propos des *Structures fondamentales
des sociétés humaines* de Bernard Lahire
et de leur utilité en préhistoire

Anne Augereau
Inrap, UMR 8068 TempS

BIOLOGIE, SOCIÉTÉ, CULTURE

Il est des textes qui bousculent des certitudes, font réagir, voire déchaînent les passions. Ce sera sans doute le cas de celui de Bernard Lahire, *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, notamment en raison de sa vision de la domination masculine sur laquelle nous reviendrons dans la suite de cet article.

Sa thèse principale se fonde sur la démonstration, documentée par une impressionnante collection de références en biologie, éthologie, anthropologie, ethnologie, sociologie, mais aussi en préhistoire, histoire, psychologie, psychiatrie, etc., que toutes les sociétés de mammifères, dont celle des humains, se structurent autour de deux faits biologiques : d'une part, la séparation des sexes et la procréation sexuée et, d'autre part, l'altricialité, c'est-à-dire la dépendance des petits à l'égard de leurs parents pendant un laps de temps variable. Ce dernier est singulièrement long chez les humains, au point que l'on parle d'altricialité secondaire, voire tertiaire, car en plus de leur développement physique, les petits humains doivent effectuer durant de longues années un apprentissage culturel. Quant à la procréation sexuée, elle instaure un lien exclusif entre la mère et son enfant, d'autant plus étroit chez les humains que l'altricialité est longue et le petit très prématuré : il a longtemps besoin de ses parents, et tout particulièrement de sa mère, pour assurer sa survie, se développer, avancer vers une relative autonomie. Ces rapports de dépendance sont aussi des rapports de domination, car il faut

bien que le jeune se soumette aux prescriptions des générations précédentes et que les parents s'imposent.

Cette matrice biologique a des prolongements qui dépassent largement les rapports entre les petits et leurs parents. Elle formate une grande partie de ce que Bernard Lahire appelle des lignes de force (ou axes invariants) dont certaines sont partagées avec les sociétés animales – relations de parenté, mais aussi relations hommes-femmes, modes de production de la subsistance, outils et niveaux techniques, socialisation et transmission culturelle, expressions symboliques, rites et institutions, etc. –, qui toutes fonctionnent selon des principes hiérarchiques entre les sexes, entre les vieux et les jeunes, entre les savants et les ignorants, les dieux et les humains, les chefs et les subordonnés, les maîtres et les esclaves, etc. Ces composants de base se combinent et s'entremêlent dans la durée pour former les variations historico-culturelles observées. Car si dépendance et domination ont un ancrage biologique, Bernard Lahire n'en défend pas pour autant une conception naturaliste ou essentialiste des faits sociaux : l'humain a ceci de particulier d'être, en plus d'un animal social, une espèce fortement culturelle. De cette particularité, qu'il est le seul à posséder à ce degré de développement, résulte une certaine plasticité des organisations sociales, à la fois dans le temps et dans l'espace. Cela engendre divers agencements de ces faits et lignes de force, où les réponses aux nécessités imposées par la biologie peuvent largement varier et rendre, dans une certaine mesure, chaque groupe humain unique. Le développement de stratégies adaptatives, la création d'outils de plus en plus sophistiqués, l'accumulation de savoirs et de savoir-faire lui permettent aussi de dépasser, par sa technique et sa volonté sociale, ces déterminismes ancestraux. Rappelons que, chez l'humain, de nombreuses contraintes biologiques ont déjà été surmontées : l'impossibilité de voler, la lenteur des déplacements pédestres, ou encore l'inévitabilité de la maternité après des rapports sexuels, en sont quelques exemples.

Quant aux lois générales propres aux sociétés humaines, mais aussi, pour certaines, aux sociétés animales, elles se décomposent en lois de fonctionnement et en lois de développement :

- Les lois de fonctionnement procèdent d'un mécanisme constant et présent dans toutes les sociétés, par exemple :
 - o loi de la conservation-reproduction-extension, qui pousse les espèces vivantes à se perpétuer, à se reproduire et à croître ;
 - o loi de l'écart entre celui qui transmet et celui qui reçoit un capital culturel : le récepteur peut l'adopter, le rejeter, ou encore l'adapter et le transformer – qu'il s'agisse d'un capital matériel, intellectuel, technique, scientifique ou artistique ;

- o loi de la succession hiérarchisée, ou prévalence de l'antérieur sur le postérieur, vieux sur jeunes, savants sur apprentis, ancêtres sur vivants, etc. ;
- o loi de l'attraction des semblables et préférence au « nous » contre le « eux », etc.
- Les lois liées au développement concernent des tendances de fond relatives à l'évolution humaine ou animale. Parmi elles :
 - o loi de l'accroissement démographique tendanciel, qui est liée à la loi de la conservation-reproduction-extension ;
 - o loi de la différenciation tendancielle – du travail, des tâches, des fonctions ;
 - o loi de la connexion-combinaison-synthèse, selon laquelle différents produits ou artefacts peuvent être associés pour en créer de nouveaux, plus complexes, etc.

Ces lois sont des universaux théoriques que l'auteur formule à partir des régularités empiriques mises en évidence par ses propres travaux et par ceux d'autres chercheurs, dans l'observation des sociétés humaines et du monde vivant.

Mais en quoi ces faits, lignes de force et lois peuvent-ils intéresser les préhistoriens et préhistoriennes ?

UTILITÉ EN PRÉHISTOIRE

La thèse de Bernard Lahire, rapidement résumée ci-dessus, a des retentissements théoriques et méthodologiques pour l'archéologie et tout particulièrement pour la préhistoire. En effet, l'humain se trouve replacé dans une évolution à la fois biologique et sociale du vivant, qui inclut l'objet de la préhistoire, et qui engage donc le dialogue avec cette discipline. D'abord pour une raison évidente : son étude donne une profondeur temporelle à l'analyse des sociétés humaines en faisant le lien entre les plus anciens hominines et les *Homo sapiens*. Ensuite, les données archéologiques sont si rares et si lacunaires qu'elles ne peuvent à elles seules définir des hypothèses de travail dès lors qu'il s'agit d'approcher les structures sociales préhistoriques. Il est nécessaire de se référer à un cadre, une « carte » comme dit l'auteur, où lois, invariants, et structures communes aux animaux sociaux et aux sociétés humaines sont recensés et forment l'armature des faits sur laquelle se tissent les « oripeaux » de la culture. C'est dans cette perspective que les préhistoriennes et préhistoriens font parfois appel aux référentiels anthropologiques. Avant Bernard Lahire, d'autres auteurs s'attachant à définir des invariants ont été mis à contribution par les archéologues. On pense évidemment à Alain Testart, abondamment cité dans l'ouvrage. Ses essais, parmi d'autres, sur la classification

des sociétés, sur la division du travail ou sur les religions néolithiques ont d'ores et déjà enrichi nos maigres informations archéologiques de multiples pistes d'analyse et d'interprétation. Par exemple, l'archéologue Alain Gallay a remarquablement démontré l'intérêt et la richesse de telles approches croisées, permettant d'accorder, selon ses propres termes, anthropologie, histoire, et archéologie. Dans son ouvrage sur le phénomène mégalithique¹, il dresse une « caractérisation "anthropologique" des sociétés mégalithiques en cernant ce qui fait leur originalité, notamment aux plans économique, sociologique et politique² ». Dans cette entreprise, l'ouvrage de Testart sur la classification des sociétés en fonction de l'absence ou de la présence de richesses, et les spécificités qui accompagnent ce trait³, sert de trame pour rechercher, dans les données archéologiques, les manifestations matérielles de ces catégories. Sur une telle base, on peut avancer des hypothèses sur les structures sociales et la nature des pouvoirs politiques dont la construction de structures funéraires monumentales est susceptible de témoigner.

Si la démarche n'est pas nouvelle, elle continue parfois d'être l'objet de vives critiques : certains affirment que l'humain est si divers que l'analogie ethnologique est hasardeuse, qu'aucun trait universel ne peut être dégagé ou encore qu'un seul contre-exemple suffit à réfuter un supposé invariant. Par exemple, Sophie Archambault de Beaune met en doute le constat d'une chasse à l'arme tranchante ou perforante majoritairement masculine, pourtant abondamment documenté chez les chasseurs-cueilleurs⁴, au motif qu'il existe des exceptions⁵. Certes, chez le peuple philippin de chasseurs-cueilleurs des Agta, les femmes chassent le cochon sauvage, le cerf et le singe à l'arc ou à la machette, mais elles le font dans le cadre d'une économie tournée vers l'échange de viande contre les céréales produites par leurs voisins agriculteurs⁶. Autrement dit, la chasse des femmes s'inscrit ici dans une situation économique particulière. À l'inverse, lorsque la chasse et la cueillette constituent les activités habituelles des communautés, ce sont alors, dans l'immense majorité des cas, les hommes qui tuent le gros gibier avec les armes les plus létales et les femmes qui effectuent la plus grande partie de la collecte⁷.

1. GALLAY, 2006.

2. *Ibid.*, p. 14

3. TESTART, 2005.

4. MURDOCK & PROVOST, 1973, p. 203-225 ; TESTART, 2014.

5. DE BEAUNE, 2019.

6. ESTIOKO-GRIFFIN & BION GRIFFIN, 1981, p. 121-140.

7. MARLOW, 2007, p. 170-195.

L'existence d'invariants est aussi implicitement remise en cause par des auteurs comme David Graeber et David Wengrow, respectivement anthropologue et archéologue⁸. Dans leur ouvrage, *The Dawn of Everything*, où ils cherchent à comprendre les moteurs de l'histoire de l'humanité depuis le plus lointain passé, ils considèrent que les études et les interprétations archéologiques les plus courantes procèdent d'une sorte de projection de nos manières de penser contemporaines, où hiérarchie, patriarcat et capitalisme prévalent ; ils pensent qu'au contraire, il faut mettre l'accent sur les capacités des sociétés humaines à faire librement des choix en matière politique, s'en éloignant et y revenant parfois au cours de leur histoire, sur leur flexibilité et leur créativité sociale, indépendamment de tout principe structurant et de tout déterminisme.

À la lecture des *Structures fondamentales des sociétés humaines*, de telles positions ne peuvent plus être soutenues, et ceci pour une raison simple : Lahire replace l'humain au sein de l'évolution biologique et met en évidence les caractéristiques que leur commune appartenance au monde vivant impose à l'ensemble des espèces. En d'autres termes, il montre que, d'une part, les contraintes biologiques ne sont pas propres à l'humanité, qu'elles ont traversé les âges et qu'elles étaient présentes au commencement de la vie sur terre et chez les premiers hominiens ; d'autre part, que ces contraintes entraînent chez les humains une série de conséquences sociales dont les rapports de dépendance et de domination sont la clef de voûte. Cette démonstration, très documentée et solidement argumentée, revêt la force de l'évidence : l'humain est un animal social et, à ce titre, il est soumis comme tous les autres animaux sociaux aux exigences de sa condition d'être vivant. Pour les préhistoriens et préhistoriennes, cette indiscutable prémisse devrait être un point d'appui pour appréhender les lignes de force et les lois qui en résultent. Deux conséquences méthodologiques pour l'étude de la Préhistoire découlent en effet de ce livre : d'un côté, en définissant le cadre biologique dans lequel s'inscrivent les faits humains, il devient possible de se focaliser sur ce qui fait le propre de l'humanité, à savoir la culture ; de l'autre côté, en cernant ce qui constitue le soubassement intangible des phénomènes culturels, il est possible de resserrer le champ des interprétations tout en évitant les hypothèses mal assurées. La diversité radicale invoquée par nombre d'archéologues pour écarter l'anthropologie comme aide à nos raisonnements, ou pour rejeter certaines hypothèses de travail, est désormais indéfendable.

8. GRAEBER & WENGROW, 2021.

L'EXEMPLE DE LA DOMINATION MASCULINE

L'ouvrage de Bernard Lahire devrait donc prémunir les préhistoriennes et préhistoriens contre des interprétations hasardeuses. Quelques-unes des lois énoncées méritent leur attention. Parmi bien d'autres, je retiendrai la manière dont la biologie fonde diverses dominations, dont celle des hommes sur les femmes. La question des rapports entre les sexes et de leurs rôles sociaux durant la Préhistoire fait l'objet d'une controverse qui se manifeste dans la presse quotidienne et spécialisée, de même que dans des ouvrages de vulgarisation et dans des articles scientifiques publiés par des revues internationales (*Plos ONE*, *American Anthropologist*, etc.). Sur la base de références anthropologiques et de données archéologiques, les débats tournent autour de l'existence de sociétés paléolithiques composées de femmes et d'hommes égaux en droit et en fait, dans lesquelles, notamment, les activités de chasse seraient prises en charge indifféremment par les deux sexes. L'hypothèse de chasseuses préhistoriques de gros gibier, par exemple, fait régulièrement grand bruit dans la presse avec des titres tels que « Anthropologie. Une étude démonte le mythe de l'homme chasseur et de la femme cueilleuse⁹ » ou « Préhistoire : les femmes chassaient aussi du gros gibier¹⁰ ! ».

Ce débat ne date pas d'aujourd'hui, mais on se limitera ici à ses développements récents, c'est-à-dire à partir de la fin des années 1970, moment où l'étude des femmes préhistoriques et l'archéologie du genre ont commencé à émerger. L'un des apports de l'archéologie du genre réside dans la dénonciation des préjugés androcentrés propres à l'organisation sociale et aux systèmes de pensée dans lesquels évoluent les chercheurs, qui agissent tel un miroir déformant sur les pratiques et les résultats et orientent notre manière de percevoir les rapports sociaux de sexe durant la Préhistoire. Dans leur article de 1984, Margaret Conkey et Janet Spector, deux fondatrices de l'archéologie du genre et des femmes, affirment que :

l'« invisibilité » archéologique des femmes est davantage le résultat d'une fausse notion d'objectivité et des paradigmes de genre employés par les archéologues que d'une invisibilité inhérente à ces données¹¹.

Autrement dit, ce sont les biais des chercheurs, transférés à l'étude du passé, et en particulier ceux qui relèvent de la domination masculine et du patriarcat

9. *Courrier International*, « Anthropologie. Une étude démonte le mythe de l'homme chasseur et de la femme cueilleuse ».

10. *Ça m'intéresse*, « Préhistoire : les femmes chassaient aussi du gros gibier ! ».

11. CONKEY & SPECTOR, 1984.

modernes, qui contribueraient à invisibiliser les femmes préhistoriques. Par la suite, de nombreuses publications parues à partir des années 1990 insistent sur la nécessité, pour les archéologues, de s'abstraire du modèle patriarcal occidental, de faire preuve d'ouverture d'esprit, d'envisager des organisations sociales desquelles la conception binaire et androcentrée – avec des hommes dominants et des femmes dominées – serait absente¹². Plus encore, l'étude du genre en Préhistoire, parfois explicitement définie comme visant à reconnaître la fluidité du genre préhistorique, poursuit dans ce cas précis un autre objectif : l'éradication (rétrospective) du patriarcat. Ainsi, Diane Bolger affirme, dans l'introduction de *A Companion to Gender Prehistory* sorti en 2013 :

[...] s'intéresser au genre dans les contextes préhistoriques, en mettant l'accent sur les développements sociaux à long terme, est important pour démontrer l'instabilité du sexe et du genre au cours des premières périodes d'occupation humaine. En conséquence, la fluidité du genre devient la norme plutôt que l'exception, ce qui contraste fortement avec les idéologies de genre plus rigides de l'Occident moderne et industrialisé. La reconnaissance de la variabilité temporelle et spatiale du genre dans le « temps profond » fournit un argument puissant contre l'inévitabilité des normes androcentriques et hétérosexistes du présent¹³.

En d'autres termes, si le genre était fluide dans ces temps reculés et si le patriarcat n'a pas toujours existé, il en sera d'autant plus facilement renversé. Depuis 2017 et le phénomène #MeToo, les affirmations présumant de l'égalité des sexes au cours de la Préhistoire se multiplient. L'une d'elles a été publiée par Randall Haas et son équipe en 2020. À partir des résultats obtenus, notamment de l'étude d'une tombe à Wilamaya Patjxa au Pérou, qui aurait livré une femme inhumée avec des armes de chasse, il propose que, dans les Amériques vers -9000 ans, la chasse ait été une activité tant féminine que masculine¹⁴. Un autre travail, conduit par Abigail Anderson, reprend un ensemble de données ethnologiques et conclut que, dans 80 % des sociétés de chasseurs-cueilleurs, les femmes auraient pratiqué une chasse active, ce qui permettrait, selon les autrices, de « déconstruire le récit

12. Voir entre autres : CONKEY & GERO, 1997, p. 411-437 ; BOLGER, 2013.

13. BOLGER, 2013, p. 56 (ma traduction).

14. HAAS, WATSON, BUONASERA *et al.*, 2020.

général de l'homme chasseur¹⁵ ». D'autres études cherchent à démontrer que la physiologie des femmes est compatible avec l'endurance nécessaire à la chasse et que les données archéologiques ne témoignent d'aucune division sexuée du travail évidente¹⁶. Et les autrices, Sarah Lacy et Cara Ocobock de conclure :

Bien que la chasse paléolithique et ses accessoires occupent une part importante de la discipline, la chasse avec des armes est un comportement humain unique et appartient à tous les humains du passé, quels que soient leurs chromosomes sexuels¹⁷.

Outre le fait que ces études comportent souvent des faiblesses méthodologiques¹⁸, la multiplication de telles études coïncide évidemment avec l'actuel programme politique sur la place des femmes dans nos sociétés. En soi, cela ne dit rien de leur validité, mais nous rappelle ce que les préoccupations scientifiques doivent parfois au contexte dans lequel elles se placent. Surtout, leurs conclusions sont bien trop hâtives, car elles reposent sur deux insuffisances : la première tient aux données archéologiques elles-mêmes, largement lacunaires, peu explicites et qui laissent la place à toutes sortes d'hypothèses qui, à défaut d'être fausses ou peu probables, sont souvent indémonstrables ; la seconde réside dans l'ignorance de lois générales propres aux sociétés humaines telles que Bernard Lahire les a explorées, notamment celles ayant trait à la domination masculine et à la division sexuée du travail. Il ne s'agit nullement de nier la possibilité de la fluidité des genres durant la Préhistoire et de rejeter systématiquement toute donnée archéologique qui pourrait en témoigner, comme la découverte d'une tombe de femme enterrée avec des armatures de flèche. Des exemples de fluidité des sexes et des genres ont bien été observés en anthropologie¹⁹ et il n'y a aucune raison

15. ANDERSON, CHILCZUK, NELSON *et al.*, 2023.

16. OCOBOCK & LACY, 2023. LACY & OCOBOCK, 2023.

17. LACY & OCOBOCK, 2023, p. 9 (ma traduction).

18. La détermination du sexe de la femme péruvienne, aspect pourtant fondamental sur lequel l'ensemble du raisonnement repose, reste incertaine. Voir à ce sujet : *Le Monde*, « Lady Sapiens, les femmes préhistoriques, d'un stéréotype à l'autre ? ». Selon les anthropologues Christophe Darmangeat et Vivek Venkataraman, les conclusions d'Anderson et ses collègues se fondent sur des données biaisées qui favorisent les sociétés où les femmes chassent ; mais, dans la plupart de ces sociétés, elles pratiquent seulement la chasse au petit et moyen gibier et ne participent que ponctuellement aux chasses collectives au gros gibier qui restent des activités masculines. Voir DARMANGEAT, 2023 ; VENKATARAMAN *et al.*, 2024.

19. Saladin d'Anglure l'a montré pour les Inuits : en fonction du sexe de l'ancêtre apparu dans les rêves des parents, un enfant mâle peut être élevé comme une fille et une fille peut également passer

de penser que de telles pratiques étaient totalement inexistantes dans les sociétés préhistoriques. D'ailleurs, la connaissance de ces lois générales permet d'envisager avec beaucoup plus de pertinence les cas de figure qui s'éloignent d'un standard socioculturel tel que les données archéologiques les retracent²⁰ : que signifient ces variants en termes de genre ? Ces individus se caractérisent-ils aussi par leur alimentation, leurs activités, leurs parures ? Sont-ils corrélés à des conditions économiques et sociales particulières ? Quel est le rôle de ces personnages ? Car, comme l'écrit Bernard Lahire page 614 : « Les variations [des rapports sociaux] n'ont aucune chance d'être réellement comprises sans la mise en évidence des invariants à partir desquels elles se déploient ». Enfin, rappelons encore, à la suite de cet auteur, que cet ancrage biologique de la domination masculine n'obère nullement la capacité des sociétés humaines à la dépasser. Comme bien d'autres aspects, sa disparition dépend avant tout de l'évolution culturelle, c'est-à-dire de l'accumulation d'éléments matériels et sociaux rendant l'action des sociétés sur le phénomène possible ou nécessaire. Ainsi, la faculté culturelle des humains permet de penser que, si le processus sera sans doute difficile et long – mais il s'est déjà indubitablement engagé –, il débouchera un jour ou l'autre sur l'égalité des sexes, voire l'effacement des genres. Pour conclure, *Les Structures fondamentales des sociétés humaines* est un livre important pour les disciplines préhistoriques, pour deux raisons principales : d'une part, il élargit notre perception du passé en prenant connaissance des fonctionnements qui ne nous sont pas accessibles, mais qui structurent toute vie sociale ; et, d'autre part, il réduit ou précise le champ des possibles quant aux formes d'organisation sociale susceptibles d'avoir existé dans le cadre de ces fonctionnements. S'agissant des rapports sociaux de sexe tels que les envisage l'auteur, plusieurs points ne font guère débat dans sa démonstration : la domination masculine s'ancre dans la procréation sexuée et l'altricialité secondaire ; elle s'appuie sur un modèle primordial de dépendance et de domination entre les parents et les enfants, modèle transposé aux femmes considérées comme des sortes d'enfants dont il faut protéger les capacités de procréation et de maternage afin d'assurer la survie de l'espèce ; enfin, il ne fait aucun

les premières années de sa vie dans la peau d'un garçon. Voir SALADIN D'ANGLURE, 2006. Chez les Inuits toujours, les individus peuvent emporter dans leur tombe des objets ou des outils réservés au sexe opposé dans la vie. Voir CRASS, 2001, p. 105-119.

20. Les observations ethnologiques sont au demeurant confirmées par les données archéologiques. Pour leur immense majorité, celles-ci montrent que ce sont les hommes qui sont enterrés avec les armes létales et qui présentent des anomalies osseuses en lien avec des gestes de lancer ou la pratique de l'archerie. Voir VILLOTTE & KNÜSEL, 2014 ; THOMAS, 2014.

doute que ces conditions fondamentales caractérisaient les sociétés préhistoriques. En effet, les mêmes causes produisant les mêmes effets, ces conditions ont eu des conséquences très certainement semblables en termes de rapports sociaux chez les ancêtres communs aux humains et aux grands singes, comme chez nos ascendants préhistoriques les plus anciens. Toutefois, Bernard Lahire ne nous incite pas à plaquer un schéma explicatif tout prêt sur les situations du passé, bien au contraire. Il ne s'agit pas non plus d'utiliser ces invariants comme des sortes de preuves confirmant nos hypothèses. Car, s'il est établi que la domination féminine n'a jamais été observée chez aucun peuple préindustriel, comme le met en évidence la synthèse anthropologique rédigée par Christophe Darmangeat²¹, on sait aussi que la domination masculine varie fortement d'une société à l'autre, en fait, en droit et en intensité ; l'ouvrage dirigé par Nicole-Claude Mathieu sur les sociétés matrilineaires ou uxori-locales, dans lesquelles certains types de pouvoir sont aux mains des femmes, en est une démonstration indiscutable²². Par conséquent, l'enjeu scientifique majeur pour les préhistoriens et préhistoriennes est de rechercher la manière spécifique dont chaque société préhistorique a accommodé cet invariant.

BIBLIOGRAPHIE

ANDERSON Abigail, CHILCZUK Sophia, NELSON Kaylie *et al.*, 2023, "The myth of man the hunter: women's contribution to the hunt across ethnographic context", *PLoS ONE*, 18(6), DOI : 10.1371/journal.

BEAUNE Sophie A. (de), 2019, "A Critical Analysis of the Evidence for Sexual Division of Tasks in the European Upper Paleolithic" in OVERMANN Karenleigh Anne & COOLIDGE Frederick Lawrence (dir.), *Squeezing Minds From Stones: Cognitive Archaeology and the Evolution of the Human Mind*, Oxford University Press, Oxford, 546 p.

BOLGER Diane, 2013, "Introduction: Gender Prehistory. The Story so Far" in BOLGER Diane (dir.), *A Companion to Gender Prehistory*, Wiley/Blackwell, Oxford.

Ça m'intéresse, 6 novembre 2020, « Préhistoire : les femmes chassaient aussi du gros gibier ! », PERRIN-REYMOND Basile, URL : <https://www.caminteresse.fr/histoire/prehistoire-les-femmes-chassaient-aussi-du-gros-gibier-11151604/> (consulté le 31 janvier 2024).

21. DARMANGEAT, 2012.

22. MATHIEU, 2007.

- CONKEY Margaret & SPECTOR Janet, 1984, "Archaeology and the Study of Gender" in SCHIFFER Michael B. (dir.), *Advances in Archaeological Method and Theory*, Academic Press, New-York, t. 7, p. 1-38.
- CONKEY Margaret & GERO Joan, 1997, "Programme to Practice: Gender and Feminism in Archaeology", *Annual Review of Anthropology*, vol. 26, p. 411-437.
- Courrier International*, 29 juin 2023, « Anthropologie. Une étude démonte le mythe de l'homme chasseur et de la femme cueilleuse », URL : <https://www.courrierinternational.com/article/anthropologie-une-etude-demonte-le-mythe-de-l-homme-chasseur-et-de-la-femme-cueilleuse> (consulté le 31 janvier 2024).
- CRASS Barbara A., 2001, "Gender and Mortuary Analysis: What Can Grave Goods Really Tell Us?" in ARNOLD Bettina & WICKER Nancy L. (dir.), *Gender and the Archaeology of Death*, Altamira Press, Walnut Creek, p. 105-119.
- DARMANGEAT Christophe, 2012, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, Smolny, Toulouse, 448 p.
- DARMANGEAT Christophe, 4 juillet 2023, « Les femmes, la chasse et le cherry-picking » in *La Hutte des Classes*, URL : <https://www.lahuttedesclasses.net/2023/07/les-femmes-la-chasse-et-le-cherry.html> (consulté le 1^{er} février 2024).
- ESTIOKO-GRIFFIN Agnes & BION GRIFFIN P., 1981, "Woman the Hunter: The Agta" in DAHLBERG Frances (dir.), *Woman the Gatherer*, Yale University Press, New Haven, p. 121-140.
- GALLAY Alain, 2006, *Les Sociétés mégalithiques. Pouvoir des hommes, mémoire des morts*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 140 p.
- GRAEBER David & WENGROW David, 2021, *The Dawn of Everything. A New History of Humanity*, Penguin Random House Canada, Toronto, 704 p.
- HAAS Randall, WATSON James, BUONASERA Tammy *et al.*, 2020, "Female Hunters of the Early Americas", *Science Advances*, n° 6.
- LACY Sarah & OCOBOCK Cara, 2023, "Woman the hunter: The archaeological evidence" in *American Anthropologist*, 13(1), p. 19-31, DOI : 10.1111/aman.13914.
- Le Monde*, 11 octobre 2021, « Lady Sapiens, les femmes préhistoriques, d'un stéréotype à l'autre ? », AUGEREAU Anne, BOCQUENTIN Fanny, BOULESTIN Bruno *et al.*, URL : <https://www.lemonde.fr/blog/huet/2021/10/11/lady-sapiens-stereotype-feminin-prehistorique-conteste/> (consulté le 1^{er} février 2024).

- MATHIEU Nicole-Claude (dir.), 2007, *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 503 p.
- MARLOWE Frank W., 2007, "Hunting and gathering : the human sexual division of foraging labor", *Cross-Cultural Research*, vol. 41, n° 2, p. 170-195.
- MURDOCK George P. & PROVOST Caterina, 1973, "Factors in the division of labor by sex : a cross-cultural analysis", *Ethnology*, vol. 12, n° 2, p. 203-225.
- OCOBOCK Cara & LACY Sarah, 2023, "Woman the hunter: the physiological evidence", *American Anthropologist*, vol. 1, n° 12, p. 7-18, DOI : 10.1111/aman.13915.
- SALADIN D'ANGLURE Bernard, 2006, *Être et renaître inuit, homme, femme ou chamane*, Gallimard, Paris, 432 p.
- TESTART Alain, 2005, *Éléments de classification des sociétés*, Errance, Paris, 160 p.
- TESTART Alain, 2014, *L'Amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard, 192 p.
- THOMAS Aline, 2014, "Social discriminations through the grave: identity and status of the dead in the cerny culture (middle neolithic, Paris basin, France)", *Anthropologie*, LII(2), p. 171-182.
- VENKATARAMAN Vivek *et al.*, 2024, "Female foragers sometimes hunt, yet gendered divisions of labor are real: a comment on ANDERSON *et al.* (2023) The Myth of Man the Hunter", *Evolution and Human Behavior*, 45(4).
- VILLOTTE Sébastien & KNÜSEL Christopher, 2014, "'I sing of arms and of a man...': medial epicondylitis and the sexual division of labour in prehistoric Europe", *Journal of Archaeological Science*, n° 43, p. 168-174.

Résumé : Bernard Lahire montre dans *Les Structures fondamentales des sociétés humaines* que deux contraintes biologiques – la procréation sexuée et l'altricialité prolongée – façonnent durablement les organisations sociales humaines. Elles génèrent des rapports de dépendance et de domination, complétés par des invariants sociaux (parenté, division du travail, hiérarchies d'âge, transmission culturelle) qui structurent toutes les sociétés tout en laissant place à d'importantes variations culturelles. Pour la préhistoire, ce cadre fournit un outil essentiel : face à des données lacunaires, il permet de resserrer les hypothèses et d'ancrer les analyses dans les continuités du vivant. L'ouvrage éclaire également l'origine structurelle de la domination masculine, sans nier la capacité des sociétés humaines à en

moduler ou dépasser les effets. En offrant une « carte » des invariants sociaux, Lahire apporte ainsi un appui théorique majeur aux recherches préhistoriques.

Mots-clés : biologie, préhistoire, domination masculine, invariants sociaux, variations culturelles

The fundamental structures of prehistoric societies

Abstract: *In Les Structures fondamentales des sociétés humaines, Bernard Lahire shows that two biological constraints— sexual procreation and prolonged altriciality—permanently shape human social organisations. They generate relationships of dependence and domination, complemented by social invariants (kinship, division of labour, age hierarchies, cultural transmission) that structure all societies while leaving room for significant cultural variation. For prehistory, this framework provides an essential tool: in the face of incomplete data, it enables us to narrow down our hypotheses and anchor our analyses in the continuities of life. The book also sheds light on the structural origins of male domination, without denying the ability of human societies to modulate or overcome its effects. By offering a “map” of social invariants, Lahire provides major theoretical support for prehistoric research.*

Keywords: *biology, prehistory, male domination, social invariants, cultural variations*

